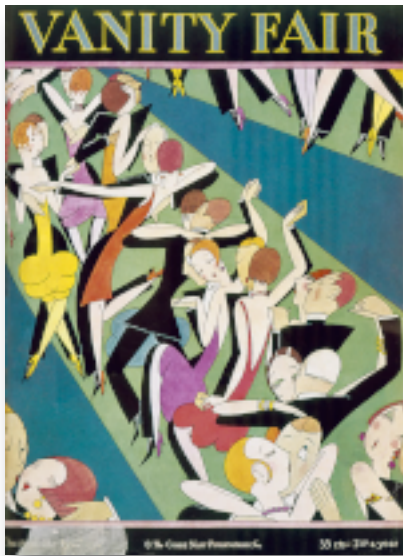


Littérature

## La génération de l'inquiétude

Il y a un siècle, au sortir de la Grande Guerre, de jeunes écrivains américains qui cherchent le sens à donner à leur vie, à leur travail, forment une bande informelle, alcoolisée et inventive, entre Paris et New York.



Couverture du magazine "Vanity Fair", décembre 1927 - Granger - Bridgeman Images

"L'enfer, nom de Dieu, est un sacré stimulant."<sup>1</sup>

Mil neuf cent vingt et un. Ouverte deux ans auparavant, la conférence de la paix a redessiné l'Europe ; Paris semble la capitale artistique du monde. La Grande Guerre a massacré dix millions de soldats, la grippe espagnole fait cinquante millions de victimes.

"Plus jamais ça !"

La vie humaine ne valait plus grand-chose, les vieilles valeurs s'étaient écroulées. Les Américains entraient sur la scène internationale, la révolution d'Octobre ouvrait un horizon nouveau et annonçait la polarisation des antagonismes. L'horreur des tranchées accouchait paradoxalement d'une explosion de fête et de créativité.

Dans la France du surréalisme et de dada, le neurasthénique président Paul Deschanel venait de démissionner, le premier congrès du Parti communiste se réunissait<sup>2</sup>. Dans l'Amérique de la Prohibition, le président Warren G. Harding se noyait dans les scandales ; sur fond de grèves et d'attentats, un tribunal du Massachusetts condamnait à mort les anarchistes Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti ; une voiture piégée faisait sauter les bureaux de la banque JP Morgan à Wall Street — quarante morts, des centaines de blessés.

De jeunes écrivains américains, oscillant entre l'Europe et le pays natal, entre New York et Paris, interrogeaient :

"Que ferons-nous demain ? Que ferons-nous jamais ?"<sup>3</sup>

C'est la question que posent ces années 1920. Comment répondre ? Nihilisme joyeux, esprit nouveau, luttes, communisme, alcool et délires, suicide, éclats de rire ? Engagement du propos, formes nouvelles ?

<sup>1</sup> John Dos Passos, *Trois Soldats*, Le Castor astral, Bègles, 2018 (1<sup>re</sup> éd. : 1948).

<sup>2</sup> Lire Julian Mischi, "Il y a cent ans naissait un parti authentiquement populaire", *Le Monde diplomatique*, décembre 2020.

<sup>3</sup> Thomas Stearns Eliot, *La Terre vaine et autres poèmes*, Points, Paris, 2014 (1<sup>re</sup> éd. : 1922).

À New York, à Paris, les "enfants du jazz", comme les appellera Francis Scott Fitzgerald, se trémoussaient sur Duke Ellington ou Cole Porter en se soûlant superlativement. Entassés dans les "speakeasies" (bars clandestins) ou sur les terrasses du *Sélect* et de la *Closerie*, ils faisaient la légende des *Années folles* à Paris, si loin, si près des *Roaring Twenties* (les années "rugissantes") d'outre-Atlantique. À Montparnasse, "les vrais artistes s'habillaient à l'américaine", comme l'avait dit Guillaume Apollinaire ; à Antibes, les milliardaires en dollars faisaient glisser sur leurs peaux bronzées des colliers de perles infinis. Ne parlez plus de guerre, de misère ; regardez plutôt ce taxi qui passe sur Broadway : Fitzgerald fait des claquettes sur le toit et sa femme Zelda chevauche le capot...

Ernest Hemingway a 22 ans. Correspondant du *Toronto Star*, il vit la vie de Paris, qui est "une fête". Promenades, écriture, cuites, il emprunte des livres à Sylvia Beach, une Américaine qui a fondé la librairie *Shakespeare and Company* et va éditer *Ulysse*, de James Joyce. Il rend visite à Gertrude Stein, une autre Américaine, poétesse influente, collectionneuse d'art et homosexuelle affichée, qui, assise sous son portrait signé Pablo Picasso, reçoit tous les samedis. Autrefois, Georges Braque, Henri Matisse, les cubistes, puis, au début des années 1920, des écrivains américains. Une avant-garde à qui Stein va donner un nom :

"Vous êtes tous une génération perdue."<sup>4</sup>

Hemingway fera de cette phrase, en 1926, l'épigraphe de son premier roman *Le soleil se lève aussi* ; l'expression aura un succès considérable. Elle désigne tous ces exilés volontaires, ces inconfortables cherchant un sens à leur histoire, de Thomas Stearns Eliot, le poète missourien se choisissant anglais, aux familiers de Stein, Ezra Pound, le novateur lyrique vomissant l'Amérique, John Dos Passos, qui vient de publier son premier roman, Fitzgerald et Zelda, accompagnés de Dorothy Parker, "The Wit" ("l'esprit"), qui, par ses œuvres vitriolées, par sa vie — déprime et mondanités — sera l'une des grandes incarnations de la *lost generation*.

La voilà. Toujours chapeauté, les cheveux jamais lavés, c'est en tapant à deux doigts sur ses machines à écrire que Parker entre en littérature. De *Vogue* à *Vanity Fair*, du *New Yorker* à *Life*, en recueils ou réunis dans *The Portable Dorothy Parker* (The Viking Press), ses poèmes, ses nouvelles, ses critiques dessinent un univers aigu et romanesque, vache et généreux, atroce, marrant. Elle collabore d'abord à *Vanity Fair*, qui publie ses *Hymnes à la haine*<sup>5</sup>. Elle y invente la critique théâtrale introspective —

"Si vous ne tricotez pas, apportez un livre."

Elle est très amie avec le jeune Fitzgerald, 24 ans, dont le premier roman, *L'Envers du paradis*, connaît un grand succès.

En 1920, Alexander Woollcott, le critique dramatique du *New York Times*, réunit des amis à l'hôtel *Algonquin*, à Broadway. Parker est invitée. Souvenirs de guerre, perspectives de carrière, cocktails, méditations... Pendant dix ans, la "table ronde de l'Algonquin" réunira les chevaliers caustiques et provocants d'une époque sous tension. Discutant matérialisme, capitalisme, racisme, la "table ronde", vite connue comme le "cercle vicieux", excite la littérature, le théâtre, le journalisme américains. Parker, la plus intelligente des muses — elle déteste ce mot —, y scintille. L'actrice Louise Brooks viendra à l'Algonquin, et Harpo Marx, et Fitzgerald, et, plus tard, Hemingway...

<sup>4</sup> Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Gallimard, coll. "Folio", Paris, 2012 (1<sup>re</sup> éd. : 1964).

<sup>5</sup> Dorothy Parker, *Hymnes à la haine*, Phébus, Paris, 2010 (1<sup>re</sup> éd. : 1967).

"Make it new !" ("Faites du neuf !").<sup>6</sup>

En 1922, Eliot publie à Londres *The Waste Land*, dédié à Pound, son soutien, correcteur et ami. Il faut lire *La Terre vaine*, la "terre dévastée", cette révolution poétique, cette peinture cubiste de langues, d'époques, de citations, le tableau d'une Europe à bout :

"Je te montrerai la peur dans une poignée de poussière."

Dos Passos descend la 5e Avenue ; il vient de publier *Trois Soldats*. C'est la guerre crue au quotidien. Constat brutal, succès. En 1922, il déjeune avec les Fitzgerald au Plaza, où

"les fleurs ressemblant à des billets de 10 dollars or"<sup>7</sup> laissent le jeune écrivain aux idées communistes assez froid.

Quelques cocktails, promenade dans la torpédo rouge. "Dos" et Zelda montent sur une grande roue, Scott finit le whisky. "Dos" dira :

"Il émanait d'eux une atmosphère d'innocence dorée et ils étaient beaux à en désespérer."

Il faut imaginer les Fitzgerald à Long Island. Orgies, manoirs et inspiration. Les fêtes insensées du riche Herbert Bayard Swope, éditeur et journaliste, réunissent le tout-Hollywood et Broadway, et ceux qui comptent. Parker a sa chambre. Elle vient de publier sa première nouvelle, s'est un peu suicidée, fréquente les riches qu'elle déteste, découvre le whisky —

"Allez, finis le tien qu'on en prenne un autre."<sup>8</sup>

Scott, lui, englué de gin et de mondanités, écrit trois chapitres en deux ans...

Hemingway aussi vient de publier ses premières nouvelles. Il boit au *Dingo Bar*, en 1925, à Paris, quand le célèbre Fitzgerald passe la porte. La scène est connue. On sait que *Le soleil se lève aussi*, tableau d'un après-guerre émasculé, doit beaucoup à l'auteur de *Gatsby*. Corrections, suggestions. On sait qu'ils deviendront amis, iront chez Stein, à la *Closerie* et, sans bruit, se brouilleront. Curieuse et triste relation — admiration fascinée et semi-mépris jaloux sur fond de rivalité littéraire et d'alcool. William Faulkner résumera :

"Ils ne se ressemblaient pas, ils occupaient seulement le même emplacement."<sup>9</sup>

Oui, ils étaient au même endroit.

Parker, elle, est surexcitée quand Hemingway vient à l'*Algonquin*, en 1926.

"Sa prose dénudée jusqu'à l'os", comme elle dit, l'a bluffée.

---

<sup>6</sup> Slogan moderniste d'Ezra Pound, 1928.

<sup>7</sup> John Dos Passos, *La Belle Vie*, Gallimard, coll. "L'étrangère", 2002 (1re éd. : 1966). La citation suivante est extraite du même livre.

<sup>8</sup> Dorothy Parker, *Mauvaise journée, demain*, 10/18, Paris, 2000 (1re éd. : 1928).

<sup>9</sup> William Faulkner, *Le Domaine*, Gallimard, coll. "Folio", 2004 (1re éd. : 1959).

Elle a publié en un an dix poèmes et nouvelles dans le *New Yorker*. Les sujets ? Des ruptures, les fâcheux mondains, l'alcool, la pluie, sa vraie vie, le vide... et ce style au cordeau. Hemingway lui racontera sa guerre, son Espagne, son Paris. Elle s'embarquera sur un transatlantique avec son platonique héros.

Paris ! Tous les audacieux expatriés, comme elle dit, sont là. Elle vit au *Lutetia*, va chez Stein, admire le silencieux Joyce, de loin... Elle établit le premier recueil de ses poèmes, *Enough Rope* ("Assez de corde"), qui, quelques mois plus tard, fera l'événement. Les Fitzgerald lui présentent Sara et Gerald Murphy, un "couple en or" dont les fêtes réunissent le Paris des arts et de l'argent. Parker descend chez eux, sur la Riviera. Fitzgerald décrira dans *Tendre est la nuit* "les gens chics et célèbres, les flots de jazz qui ressemblent à des sanglots". Il y a Dos Passos qui s'échoue en bateau, Hemingway, avec femme et maîtresse, Scott qui jette des tomates sur les duchesses... C'est comme un été de fin de rêve. Les Murphy seront les Dick et Nicole de *Tendre est la nuit*.

Le 24 octobre 1929, la Bourse s'écroule. Fin des Années folles. *La Grande Dépression* et ses millions de chômeurs trouveront peu d'écho dans les livres du groupe. Ce n'est pas leur société. Hemingway écrit sa guerre d'Espagne et ses corridas, Fitzgerald, cent nouvelles alimentaires, Eliot médite ses mystiques *Quatre Quatuors*. Seul Dos Passos, avec sa trilogie *USA* (1938), écrit politiquement son pays, invention formelle et inscription dans les combats du temps. Après l'assassinat en Espagne d'un de ses amis par les staliniens que soutient Hemingway, il se fâche définitivement avec ce dernier. On regrette de retrouver le rouge Dos Passos ultra-réactionnaire et soutenant Joseph McCarthy pendant la guerre froide.

Autre choix politique. Pound, cherchant une "nouvelle civilisation", élaborant l'œuvre de sa vie, ses *Cantos*, soutiendra activement tous les fascismes et l'antisémitisme. Il sera interné pour maladie mentale aux États-Unis. À la fin, à Venise, il ne parlera plus.

Et Fitzgerald ? Il ira aussi mal que possible, mettra neuf ans à écrire son sublime *Tendre est la nuit* (1934). Puis, scénariste, il se laissera torturer par Hollywood et, à 44 ans, sera enfin lâché par son cœur. Plus personne ne savait qui il était.

Hemingway deviendra une icône. Il recevra le prix Nobel de littérature en 1954, après *Le Vieil Homme et la mer*. Sept ans plus tard, il se suicidera d'un coup de fusil.

La génération perdue disparaît sans même avoir pris le temps de créer un mouvement. Le moment les avait rassemblés, la politique, les mondanités... et leur regard désenchanté.

Parker ? Elle survivra. Les années 1930 la verront critique littéraire au *New Yorker*, elle publiera sa formidable nouvelle *La Grande Blonde* et n'écrira jamais de roman. Elle épousera deux fois le même homme, perdra luxueusement dix ans de sa vie à Hollywood, n'étant réellement créditée que pour deux films — *La Vipère*, de William Wyler, et *Une étoile est née*, de George Cukor. Autrefois manifestante à Boston contre la condamnation de Sacco et Vanzetti, elle adhèrera au Parti communiste à Hollywood et à la Ligue antinazie. Elle boira comme ce n'est pas croyable, parfois avec Tennessee Williams, sera une irrégulière critique littéraire au magazine pour hommes *Esquire*, ratera la *Beat Generation*, tiendra une chaire de littérature en Californie, sera veuve, fauchée comme les blés, finira sa vie dans une chambre d'hôtel, bigleuse avec whisky. Et, en 1967, à 73 ans, après une dernière soirée sur la très chic Park Avenue, mourra devant sa télévision, son caniche noir sur les genoux.

Elle léguera tous ses droits à Martin Luther King.